

## L'ÉCRITURE, LA VIE, LA COMMUNAUTÉ : QUELS LIENS ENTRE ELLES ?

À la question posée aujourd'hui<sup>1</sup>, je voudrais ne pas donner de réponse immédiate. Et surtout, ne pas créer l'impression qu'il existerait quelque part une réponse toute prête. Ce qui relie l'Écriture, la vie quotidienne et la communauté chrétienne, ce n'est jamais tout fait, comme s'il s'agissait d'une « chose » connue dont on pourrait parler. Le lien est toujours à faire, et il ne peut se faire si l'Écriture n'est pas lue et écoutée. Aussi la question de départ me paraît-elle se déplacer vers celle-ci : quelle place vais-je faire à la lecture et à l'écoute de l'Écriture dans la vie ? Quelle place la communauté lui fait-elle dans sa vie ? Et pourquoi ? Car si cette place ne lui est pas donnée *dans* la vie, il n'y aura aucun lien à faire *entre* l'Écriture et la vie. Mais l'on ne peut parler d'une place à lui donner, sans s'interroger d'abord sur le désir de lui faire la place.

### LE DÉSIR

Lire l'Écriture, ce n'est pas sortir de la vie quotidienne pour y revenir ensuite, comme si l'on ouvrait une parenthèse pour la refermer après. Qu'on lise l'Écriture seul-e ou en groupe, le premier enjeu est là, dans *l'acte de la lire*. Savoir grosso modo « ce qu'il y a » dans la Bible, s'en faire une idée, ce n'est pas encore lire la Bible. On peut avoir toutes les idées qu'on veut à propos de la Bible, c'est en la lisant que la lecture entre petit à petit dans la vie. Prévenons toutefois un malentendu, car lire la Bible n'est pas un DEVOIR : obliger à lire est aussi funeste que l'interdire. On lit la Bible, si on le désire. En l'absence de désir, on fausse l'acte de lire<sup>2</sup>. Pour ce qui est de lire la Bible, je dirais : au commencement est le désir. C'est fort, le désir : il ne s'agit pas ici d'une envie passagère, mais de ce qui fait tenir en vie. Le journaliste français Jean-Paul Kaufmann, qui fut naguère retenu pendant de long mois comme otage au

---

<sup>1</sup> Venant après les 3 matinées consacrées à « Comment lire la Bible ? », le présent exposé se centrera sur le « Pourquoi ? », c'est-à-dire sur ce que nous mettons en jeu dans le fait même de lire l'Écriture. À plusieurs reprises, j'emploierai les expressions « lire l'Écriture » ou « lire la Bible » : je ne veux pas dire par là « toute la Bible », comme s'il s'agissait d'une question de quantité. Mais lire un Évangile, un psaume, le récit d'Abraham dans la Genèse ou celui de Pierre dans les Actes des Apôtres, c'est « lire la Bible », dans la mesure où la partie qu'on lit n'est pas « détachable » du Livre entier.

<sup>2</sup> L'obligation de lecture éloigne des livres, bien des écolier-e-s devenus adultes s'en souviennent ; quant à l'interdiction, on voit trop bien de quel genre de pouvoirs elle émane. Le désir de lire, lui, ne se contraint pas plus qu'il ne s'interdit : on ne peut qu'y être *initié*, ce qui suppose une transmission, qui peut toujours prendre des détours inattendus, déjouant l'obligation ou rusant avec l'interdit.

Liban, a raconté qu'il n'avait qu'une Bible à sa portée pendant sa détention. Une Bible qu'il a lue et relue bien des fois. De cette lecture, il a dit ensuite qu'elle l'avait aidé et soutenu pour affronter sa situation et y tenir le coup. Ce que ce témoignage suggère, si nous l'entendons bien, ce n'est pas tant de savoir quel lien il pouvait y avoir entre tel ou tel passage de la Bible et ce que vivait le journaliste-otage, que de réaliser à quel point le fait de la lire rendait vivant celui qui la lisait, dans des conditions éprouvantes. Quelque chose d'essentiel se joue entre *lire*, le *livre* et *qui* le lit. Cette expérience est arrivée à d'autres, grâce à d'autres livres que la Bible, c'est vrai<sup>3</sup>. Mais justement, cela montre que la Bible n'est pas un moins bon livre que d'autres, quand, en la lisant, on engage un désir qui touche aux racines même de l'existence, de son sens et de sa vérité humaines.

Il n'est donc jamais inutile, pour commencer, de clarifier ce qui nous fait désirer lire la Bible, en y mettant des mots, pour soi-même, ou à plusieurs s'il s'agit d'une lecture partagée. En vérité, qu'est-ce qui « aimante » la lecture ? Il n'y a pas qu'une seule réponse à la question, et les réponses peuvent varier dans le temps d'une vie. Mais toutes les réponses participent à une attente. Ne désire que qui attend. Et ce qui est attendu, évidemment, n'est pas encore là, ni déjà là, sinon on ne l'attendrait pas.

## L'ATTENTE

Je ne vais pas vous dire que la Bible est ce qui répond directement à notre attente, comme si elle contenait à l'avance tout ce qu'il faut pour n'avoir plus à attendre, et donc à désirer. Si la Bible met fin à toute attente, si elle annule notre désir, alors on est dans ce qui s'appelle le fondamentalisme. Celui-ci est le fait d'une impatience angoissée : il lui faut réponse à tout, sans attendre, car désirer est insupportable, du fait du manque auquel cela confronte. Là où lire place devant des trous, des blancs, des silences, là où le texte frustre, échappe ou se dérobe, là le fondamentalisme manie la truelle pour boucher, lisser ou couvrir les aspérités et les béances. Toute réponse se doit d'être déjà dans le texte, avant même qu'on ait posé une seule question. Ainsi peut-on être fondamentaliste sans le savoir, si l'on ne s'est jamais demandé ce qu'on attend, et qui n'est pas encore là, en désirant lire la Bible.

---

<sup>3</sup> L'écrivain Michel del Castillo, p.ex., se remémorant les conditions de vie extrêmes qui ont marqué son enfance et sa prime adolescence, a dit combien la lecture des romans de Dostoïevsky, en ces temps-là, lui a permis de traverser la peur, la honte et la dérélition.

C'est pourquoi je verrais volontiers la Bible comme la compagne de notre attente, car celle-ci habite aussi l'Écriture. « *Ils sont nombreux à dire : "Qui nous fera voir le bonheur ?" – Fais lever sur nous la lumière de ta face, Seigneur* », dit l'attente du psalmiste (Ps 4,7). À quoi celle de l'Apocalypse fait écho elle aussi : « *Jusques à quand, Seigneur ? ...* » (Ap 6,10). La Bible porte une attente avec nous, elle lui offre son appui. Avec elle, nous ne sommes pas seul-e-s à attendre. Il s'agit moins de savoir ce que nous pouvons attendre *de* la Bible, que d'apprendre à attendre *avec* elle, en découvrant ce que nous attendons, et comment, à travers ce que nous vivons.

J'ai dit que l'attente suppose que ce qui est attendu n'est pas encore là, ou n'est pas déjà là. Ici nous atteignons un point crucial. Car si la Bible est la compagne de notre attente, si avec elle nous ne sommes pas seul-e-s à attendre, cela signifie d'abord que la Bible ne *renferme* pas ce que nous attendons. Elle ne *contient* pas les objets de notre désir, même si l'on parle du désir de Dieu, de la foi, de l'espérance, de l'amour, de la justice, du pardon, ... Trop souvent, sans doute, lire la Bible se confond avec la volonté de trouver en elle ces « objets » de nos désirs, même réputés les « meilleurs ». L'on pourrait dire, évidemment, que si Dieu se trouvait *dans* la Bible, cela se saurait depuis longtemps. Je préfère dire que la Bible ne renferme rien qui ressemble à ces objets : elle n'est pas un comptoir d'objets perdus, qu'on retrouverait dans les textes. Mais le plus curieux, c'est que tout en attendant parfois que la Bible contienne cela – qu'elle nous remette en mains ce dont nous avons déjà une idée –, nous disons en même temps que la Bible est « parole de Dieu ». Or comment pouvons-nous dire cela, si nous pensons que la Bible renferme et tient à notre disposition tous les objets que nous supposons nécessaires, utiles ou évidents pour répondre à notre attente ? Car alors, où est la place laissée à la parole d'un autre ? Et n'est-ce pas cela que nous disons, si nous appelons l'Écriture « parole de Dieu » : qu'un autre parle ? Mais si un autre parle dans l'Écriture, comment saurions-nous d'avance qu'il va dire ? Et si nous le savons, qu'attendons-nous encore ?

Je m'avance alors vers ceci : si la Bible attend *avec* nous, alors, en la lisant, il devient possible de laisser se rencontrer notre attente et la sienne. Attendons-nous une parole qui, elle, attend notre écoute ? Je dirai ici que *lire la Bible, c'est vivre l'attente de Dieu*, aux deux sens de l'expression : notre attente, et la sienne. Il n'y a pas d'attente sans absence. L'on parle souvent de l'absence de Dieu ; il est moins souvent question de la nôtre, nous qui sommes tellement présent-e-s à nous-mêmes. Quelle absence nous accordons-nous, pour que la parole

d'un autre se présente à nous ? Il y a bien une absence à ménager, une absence de nous-mêmes et de ce que nous mettons nous-mêmes à l'avant-plan, pour que s'ouvre un espace à la parole dont nous disons qu'elle est « de Dieu ». Car nous pouvons nous méprendre, et appeler « de Dieu » une parole que nous tenons sur Dieu, ou même à sa place ; c'est nous alors qui occupons toute la place, que plus aucune attente ne vient creuser, et où il n'y a plus de place pour une parole qui, elle, attend notre écoute. Mais si l'absence de Dieu nous inspire quelque absence de notre part, si personne n'occupe toute la place, une brèche peut alors s'ouvrir, où se présente l'inattendu.

## L'INATTENDU

De la Bible, il arrive que nous attendions beaucoup, ou peu, ou rien du tout. Mais qu'elle attende elle-même, cela nous est moins familier. L'Écriture attend. Quoi ? Des oreilles en attente. Je songe ici au récit d'Emmaüs (Luc 24, 13-35). Étaient-ils hors de leur vie quotidienne, les deux disciples en chemin ? Certes non, ils parlaient entre eux de « ce qui était arrivé ». Que nous arrive-t-il, qui ne soit de chaque jour ? Or justement, dans le récit, la parole échangée à deux devient parole échangée à trois : le récit nous dit que le troisième est Jésus lui-même, mais remarquons-nous assez l'attente que porte sa question : « De quoi discutiez-vous en chemin ? » Ah ! De quoi discutons-nous ? Irons-nous, en parlant de ce qui arrive, jusqu'à dire notre espérance effondrée, notre attente morte, et jusqu'à dire notre stupéfaction balbutiante, face au dire des femmes qui parlent du Vivant introuvable ? Dans le récit d'Emmaüs, ce qui frappe, c'est que Jésus, qui a posé la question et entendu la réponse des disciples, *ne s'empare pas de leur parole*. Mais l'ayant entendue, il leur ouvre les Écritures : comme si les Écritures étaient le lieu de rencontre entre leur attente et la sienne. Et tandis qu'il leur ouvre les Écritures, Jésus n'est *pas encore* reconnu. Même si Jésus lui-même nous ouvrait les Écritures, l'avoir reconnu ne serait pas une nécessité. Jésus n'est pas supposé connu d'avance ; il initie ses compagnons de marche à l'inattendu. Comme les deux pèlerins, l'on peut être sans intelligence, et avoir le cœur lent à croire – nul besoin de transformer en reproche ce qui est un constat –, les Écritures sont ouvertes à notre désir, et même à notre désir le plus inattendu : car qui s'attendrait à ce qu'un autre pèlerin se joigne à notre conversation, sur le chemin où nous cherchons le sens de « ce qui est arrivé » ? ...

« *L'Écriture*, dit Paul Beauchamp, *c'est le Dieu inattendu ; la lecture met la foi à l'épreuve comme la vie met la foi à l'épreuve* »<sup>4</sup>. Quiconque attend peut être surpris ; si je n'attends rien, rien ne me surprendra. Dès lors, qu'est-ce qui convient à la lecture de l'Écriture ? Dire : je m'y attendais ! Ou plutôt dire : je ne m'y attendais pas ... L'attente de Dieu n'est pas moins déroutante, déconcertante, semée d'obscurités, d'interrogations, de passions, de joie ou de colère, que ne l'est notre attente dans la vie et envers elle. La Bible ne nous sert pas Dieu comme sur un plateau, pas plus que la vie n'est l'accomplissement immédiat de ce que nous en désirons, ou croyons (pouvoir) en désirer. Mais plutôt, de même que la vie nous apprend à désirer, dans l'épreuve même de vivre, l'Écriture nous apprend à lire, dans l'épreuve même de lire. Aussi le lien entre l'Écriture et la vie se fait-il chaque fois, et chaque fois à nouveau, qu'« apprendre à désirer » et « apprendre à lire » se rencontrent. C'est pourquoi, par exemple, telle page de l'Écriture qui jusque là nous semblait muette, devient parlante à la rencontre de quelque chose qui nous est arrivé. Il est alors permis de dire que là, en ce que nous vivons, c'est Dieu qui nous arrive, comme la parole à laquelle on ne s'attendait pas. À la manière de Jacob, disant : « *Dieu était là, et je ne le savais pas* » (Gn 28,16) ; à la manière aussi des disciples d'Emmaüs s'interrogeant l'un l'autre : « *Notre coeur n'était-il pas brûlant ? ...* » (Lc 24,32).

Plus loin, Jacob luttera de nuit, en c'est en boitant qu'il poursuivra sa route (Gn 32). D'Emmaüs, les deux disciples se remettront en marche. Le combat, la brûlure, le chemin : les trois attendent quiconque ouvre l'Écriture, dans l'attente d'une parole qui, sans nous laisser indemnes, nous remet sur un chemin de désir.

Il est vrai qu'il peut y avoir beaucoup d'obstacles à l'écoute, et bien des « filtres » dans l'oreille. Nos relations ordinaires et quotidiennes nous l'enseignent et peuvent en souffrir. À cela, l'Évangile lui-même n'est pas étranger. Chez Marc, par exemple, nous pouvons voir les disciples comme des personnages qui voient et entendent tout ce qui nous est raconté, à nous lecteurs/trices du récit. Or ces disciples, le récit nous le dit plusieurs fois, ne comprennent pas. C'est donc un bon début : ils ne sont pas idiots, ils sont disciples. Écouter et comprendre, cela passe par ne pas comprendre. Non pas pour nous humilier, mais parce que nous ne sommes pas transparent-e-s et qu'hormis l'évidence que nous sommes mortel-le-s, il serait difficile d'affirmer que vivre soit « visible de soi-même » (évident). Prêtons attention à ceci : dans

---

<sup>4</sup> Dans *Parler d'Écritures saintes*, Paris, Éd. Du Seuil, 1987, p. 41.

l'Évangile, le seul personnage qui soit sûr de lui et d'une parfaite clarté, c'est l'Adversaire, celui qui éprouve Jésus au désert (Mt 4, 1-11). Et il connaît diablement l'Écriture, le drôle ! Elle semble très claire à ses yeux. Tandis que les réponses de Jésus restent ouvertes sur son mystère. Car justement, si elle est de Dieu, la parole n'est pas notre adversaire, et c'est pourquoi elle ne tente pas de nous séduire par l'évidence : la non-évidence – à laquelle la lecture de la Bible nous confronte si souvent –, est le chemin vers une lumière qui ne nous aveugle pas. Emmaüs, encore : sur le chemin, l'ouverture des Écritures prépare l'ouverture des yeux des disciples. Et c'est au moment où, déjà, le jour décline, que Jésus entre avec eux. L'ayant reconnu, ils n'attendent pas que le jour se lève pour se remettre en route. C'est de nuit qu'ils vont à nouveau leur chemin, qui cette fois les conduit à trouver les autres réunis, une communauté ...

## LA TRADUCTION

Je ne me soucie pas ici des diverses manières dont on peut définir une communauté chrétienne. Dans la perspective ouverte et suivie jusqu'ici, je dis simplement que là où l'attente de Dieu – au sens où j'ai essayé d'en parler –, est partagée, parlée, vécue, priée, célébrée, là est une communauté chrétienne. De ce point de vue, pour la communauté, l'Écriture n'est pas une « théorie » à mettre en pratique. Je le souligne, car on rencontre là le risque lié à ce qu'on appelle parfois « l'actualisation » de la Bible et de l'Évangile. Il arrive qu'on force ainsi les textes. On en trouve toujours qui « s'appliquent bien » à une circonstance actuelle, ou alors, à la limite, on les juge « inactuels » et, pour cette raison, on les « actualise ». Par exemple, « *Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu* » (Mc 12,17) finit par devenir le « prétexte » à des considérations sur l'éthique et la fraude fiscales. Soit. Mais réfléchir sur l'éthique fiscale, cela n'a en réalité *pas besoin* d'une parole de l'Évangile pour être valide et bien argumenté. Donc, en pareil cas, que faisons-nous du texte ? Le risque de « l'actualisation », c'est d'oublier la dimension de non-évidence, d'inattendu et d'altérité de la parole biblique. Peut-être nous arrive-t-il plus souvent de vouloir la faire parler, plutôt que de la laisser parler, au creux de notre attente et de la patience qu'elle demande. Et ceci est demandé *aussi* à la communauté chrétienne qui se met à l'écoute de l'Écriture.

C'est pourquoi, au lieu « d'actualisation », je préfère le terme de « traduction ». Je ne parle pas ici « des » traductions que l'on peut employer pour lire la Bible, mais de l'acte même de traduire. *La traduction, c'est un passage : on part d'une langue, pour aller vers une autre.* Entre les deux, il peut y avoir de grandes différences, et c'est *en passant par* ces différences que le texte ou la parole deviennent audibles et compréhensibles « de l'autre côté ». Ce passage, une communauté chrétienne est toujours invitée à le suivre, depuis la « langue » de l'Écriture et de l'Évangile, vers la « langue » de sa vie.

En ce sens, la vie d'une communauté chrétienne, c'est un labeur de *traduction* et, comme on le sait, il n'existe jamais de traduction parfaite. Il y a toujours un écart. Mais il n'y aura jamais de traduction, en paroles et en actes dans la communauté, si celle-ci ne se donne pas le temps de s'interroger sur ce qu'il y a à traduire. C'est-à-dire : si elle ne se donne pas le temps de la lecture et de l'écoute de l'Écriture. Ce que j'ai indiqué en commençant, au sujet du désir de faire place à l'Écriture *dans* la vie, je crois que cela convient aussi à la communauté chrétienne comme telle : c'est à celle-ci de devenir, toujours à nouveau, un lieu où lire et écouter l'Écriture font partie de ce qu'elle vit et fait. D'où l'importance de l'attente de Dieu *partagée* dans ce qu'une communauté vit, ce qui est très différent des discours sur Dieu émaillés de belles citations bibliques.

Cela ne va pas sans risque, car c'est se risquer à l'inattendu. Personne ne peut dire d'avance ni tout de suite ce que cela va donner. Faut-il qu'une communauté se rassemble autour de l'Écriture pour prêter l'oreille à ce qu'elle croit déjà savoir ou avoir entendu ? Ou bien lui est-il possible de laisser des brèches s'ouvrir en elle, par où Dieu lui arrive, comme parole inattendue ? A Dieu, il est impossible de s'habituer. Lire et écouter l'Écriture ensemble, laisser la parole circuler dans ce que vit la communauté, cela ne correspond pas à une habitude, parmi d'autres qui seraient propres aux chrétiens-ne-s. C'est donner sa place au désir et à l'attente de ce qui n'a pas encore été entendu, et qui demeure encore à traduire. Il suffirait de s'y risquer, par exemple, sur la question du pouvoir ou sur celle de l'argent, pour découvrir ensemble les brèches inattendues que la parole biblique peut ouvrir, et qui pourraient nous surprendre. Et l'on n'aurait pas encore commencé à traduire ...

À nouveau, pour terminer, je soulignerai l'importance de l'attitude de fond, celle qui procède du désir et de l'attente. C'est antérieur, je veux dire plus fondamental pour une communauté chrétienne, par rapport aux formations bibliques les plus complètes et les mieux

conçues. Non que celles-ci n'aient pas leur place et leur sens. Mais ce qu'une formation forme, c'est un désir : c'est lui qui est premier, il ne se maîtrise pas mais il peut, avec d'autres, trouver son chemin propre. C'est en ce sens qu'il est possible de dire que l'Écriture et la parole qu'elle « délivre » – qu'elle laisse sortir du Livre –, « forme » la communauté chrétienne. Et si le désir se fait attente, lecture et écoute, alors, petit à petit, la parole oeuvrera, dans ce que nous en traduirons.

Bernard VAN MEENEN

Juin 2005